

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

La pauvreté, richesse des peuples

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74, p. 291-295

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La pauvreté, richesse des peuples

Il arrive parfois que le bon sens et l'intelligence conjugués paraissent rejoindre le paradoxe et déboucher sur l'utopie. C'est la première impression que l'on éprouve à la lecture de l'admirable dernier livre d'Albert Tévoédjrè¹. Le paradoxe s'affiche dès le titre et se développe dans le premier chapitre ; l'utopie semble triompher à la fin de l'ouvrage dans la solution proposée pour le développement du Tiers-Monde ; le bon sens et l'intelligence — soutenant ici une vision de l'homme qui veut tout respecter et tout assumer — sont partout présents et partout s'imposent, comme il est naturel, avec la force de l'évidence.

Descartes estimait que le bon sens était la chose du monde la mieux partagée. C'est sans doute ce qui nous vaut de voir citer Marx à côté du Coran, La Bruyère avec l'Evangile, Nietzsche avec Rabelais et Labiche, Mao Tsé-Toung en compagnie d'Abraham Lincoln, Thomas d'Aquin à l'appui d'Illich et de Proudhon, tout cela pour nous amener à reconnaître que la pauvreté, bien distinguée de la misère, est « une valeur positive à choisir librement » (26)² et qu'il faut renoncer au mythe et au culte de l'argent.

¹ Albert Tévoédjrè, *La pauvreté, richesse des peuples*, Les Editions ouvrières, Paris, 1978. — L'auteur, né au Bénin (ex-Dahomey) en 1929, est licencié d'histoire et docteur ès sciences économiques et sociales. Il occupe actuellement à Genève le poste de directeur de l'Institut international d'études sociales et celui de directeur adjoint du Bureau international du travail (BIT).

² Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages du livre d'Albert Tévoédjrè.

Avant donc de commencer à travailler au développement des peuples, il importe de « changer de cap » (40), c'est-à-dire de « déshonorer l'argent » (chap. I) et de retrouver ainsi le sens de l'homme et de la vie. Comme le disait Marx cité par A. Tévoédjrè, « plus le monde des choses augmente en valeur, plus le monde des hommes se dévalorise » (40) : la vérité de cette remarque est quotidiennement sous nos yeux.

« Percevoir l'existence et concevoir le développement à travers la spirale sans fin de l'acquisition de biens douteux, inutiles, dont la recherche est contraignante et illimitée, voilà l'absurdité. » (28) Absurdité qui nous coûte cher : « la richesse devient à la longue toxique pour les sociétés comme la graisse est généralement toxique pour le corps » (29) et « l'argent, devenu notre maître, nous dicte toutes nos extravagances, toutes nos faiblesses, tous nos abus ». (41) Absurdité qui livre le monde à « la tragédie du sens perdu » (67) alors que seule la pauvreté pourrait l'en guérir : « La contestation d'une richesse qui aboutit à l'anéantissement amène à découvrir la pauvreté qui, elle, permet de retrouver la vraie vie et donc aussi, puisque c'est dans la nature des choses, une mort humainement assumée. » (37) Bref, et cette formule dit tout : « La misère nous poursuit ou nous menace parce que nous n'avons pas choisi la pauvreté. » (60)

On croirait entendre un sage antique ou un prédicateur. Mais non, c'est bien un savant qui parle, un docteur ès sciences économiques. Seulement — et c'est ce qui force l'attention du lecteur — cet expert en économie est aussi et surtout un homme qui s'adresse à des hommes. On l'écoute certes parce que c'est un spécialiste, mais surtout il emporte l'adhésion parce qu'il rejoint en nous les évidences les plus profondes.

Ayant ainsi démystifié l'argent, A. Tévoédjrè se livre à une critique sans concession des pays du Tiers-Monde qui croient bien faire en singeant les nations industrialisées. « Déraison du mimétisme » (chap. II) comme il dit, qui par ricochet atteint l'Occident lui-même. En effet, le mimétisme des autres est déraison non seulement parce qu'il est inintelligent, mais encore parce qu'il est mimétisme d'une déraison qui est la nôtre. Les peuples en voie de développement avaient d'autres valeurs dans leurs traditions. Certes, nous n'aimons pas, Occidentaux qui nous croyons civilisés, que l'on nous donne des tribus africaines en modèle de

sagesse, et peut-être en effet n'avons-nous pas à les imiter. Elles, en tout cas, n'ont rien gagné à nous copier. Finalement, pour les uns et pour les autres, « il est urgent de renaître et d'inventer ». (68)

Mais inventer quoi ? Pas uniquement de nouvelles méthodes ou de nouvelles techniques. A. Tévoédjrè est plus ambitieux, et plus radical. Simplement, il est plus logique et veut aller jusqu'au bout de son raisonnement : « j'obéis, nous dit-il, à la logique d'une argumentation que j'ai choisie ». (107) Tout découle en effet du premier chapitre. Si on le récuse, il est inutile de lire la suite ; mais si on l'admet, il est évident que « réinventer l'économie » (chap. III) revient à lui donner de nouveaux points de départs et de nouveaux objectifs.

« Il s'agit de reprendre les fondements mêmes de la science économique pour changer quelques présupposés implicites tels que la lutte égoïste pour la vie. Le savoir économique doit s'établir non sur des prémisses de volonté de puissance et de recherche du profit... » (71) Ce qu'il faut, c'est « fonder une autre théorie économique pour une société d'anticonsumption, une société de richesse collective et de partage dans une pauvreté qui signifie le mieux-être du plus grand nombre ». (73)

Partir du fait que « la pauvreté est une valeur positive à choisir librement » (26) et déboucher sur une richesse collective qui est elle-même « pauvreté vécue ensemble et partagée par tous » (117) voilà un exemple de ce que A. Tévoédjrè appelle tranquillement des « vérités simples et primaires » (74). On serait presque tenté de se demander quel sens gardent les mots, si l'on ne se souvenait que la pauvreté n'a rien à voir avec la misère, et que d'autre part la richesse n'est pas l'argent, pas plus que le mieux-être ne s'identifie au seul confort : « résoudre les seuls besoins matériels d'une population ne suffit pas à la sortir de la misère ». (123)

Rappelons que ce ne sont pas là propos d'un rêveur, mais d'un scientifique. Seulement, ce scientifique a le sens de l'homme. Et la pauvreté dont il parle n'est pas ce que nous appelons banalement de ce terme, mais une pauvreté « vécue ensemble et partagée par tous » (117), ce qui implique, ainsi qu'il le montre, la justice, l'égalité, la liberté, le service

mutuel, la solidarité, l'initiative et la responsabilité individuelles et collectives. Ce « régime de conviviale frugalité » (100) ne calcule pas d'abord son efficacité en termes de produit national brut ou de pouvoir d'achat par tête d'habitant. Les valeurs sur lesquelles il fonde ce que l'on appelle aujourd'hui la qualité de la vie, ces valeurs sont d'un autre ordre.

Une telle société est pourtant riche économiquement, mais d'une richesse à qui il suffit d'avoir vaincu la misère. Pour le reste, son mérite est ailleurs : elle respecte l'homme total et se montre capable d'en promouvoir la dignité. Or « seul l'homme est le moteur du développement, en même temps qu'il en est l'objet et la raison d'être finale ». (119-120) Remarquons en passant l'exacte correspondance de cette phrase, jusque dans sa structure tripartite, avec celle qui ouvre le chapitre trois, à la deuxième partie de la Constitution conciliaire *Gaudium et spes* : « C'est l'homme qui est l'auteur, le centre et le but de toute la vie économique-sociale. »³ Sous la diversité des mots, l'identité du sens est parfaite.

Mais A. Tévoédjrè ne se limite pas, comme pourrait le faire croire les lignes qui précèdent, à des considérations d'ordre général. Il propose au contraire, sur ces bases, des solutions très concrètes. N'ayant ni le loisir ni l'intention de les analyser ici, je laisse au lecteur le soin d'étudier lui-même ce que notre auteur appelle le *développement autocentré* et les *contrats de solidarité*.

C'est à propos de ces derniers surtout que l'on pourrait parler d'irréalisme. L'auteur ne l'ignore pas : « Ces contrats peuvent apparaître comme autant d'utopies », dit-il à la fin de son ouvrage (184) ; mais il ajoute aussitôt : « ce sont en même temps des impératifs ».

Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce livre que d'affirmer — et, à mon avis, de prouver — que les solutions taxées d'utopies par nos systèmes économiques actuels sont en fait non seulement les seules réalistes, mais encore qu'elles s'imposent absolument si nous voulons survivre : ces utopies sont des impératifs.

³ *Gaudium et spes*, n° 63, § 1. — Il est surprenant qu'Albert Tévoédjrè n'ait jamais fait appel à ce document capital ; on hésite à croire qu'il ignore un texte avec lequel il se rencontre sur plus d'un point.

il n'y a pas, à mon sens, de plus définitive condamnation du système dans lequel nous vivons : si les solutions qu'imposent le bon sens, la raison, l'intelligence et le cœur apparaissent comme utopiques et irréalisables dans un système, c'est bien que ce système est faux et qu'il devient urgent de réinventer l'économie.

J'ai abondamment cité ce beau livre que tout le monde devrait lire. Les formules d'Albert Tévoédjrè sont si claires, si simples et si fortes dans leur sérénité qu'il ne m'a pas semblé devoir procéder autrement. Écoutez-le une dernière fois. C'est de nous et de notre propre société qu'il parle : « Le remède à la violence du désespoir, de la frustration et de l'aveuglement exige une *utopie* et je vois celle-ci dans une société de pauvreté — donc de justice — un développement solidaire, une " République coopérative " qui favorise une meilleure expression des valeurs autres que matérielles. » (169)

Joseph Vogel